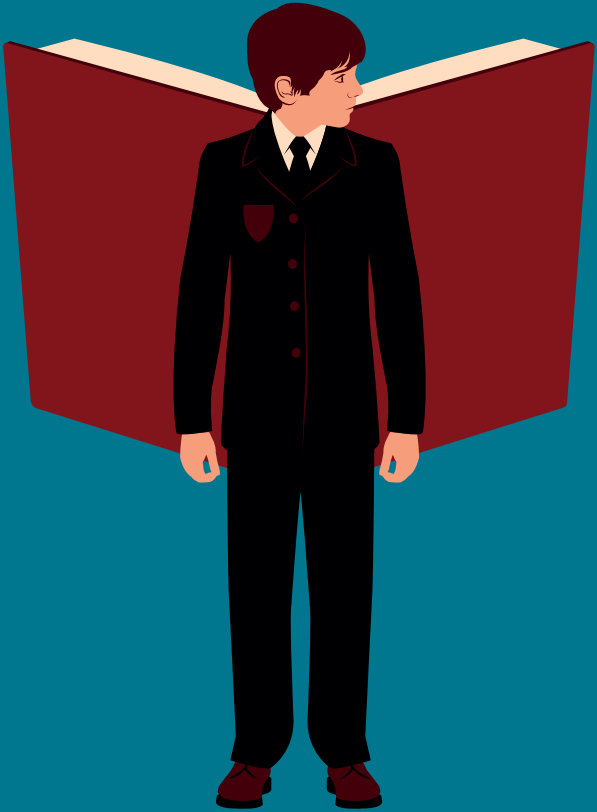


**Yannick Haenel**  
**Les petits soldats**

ZR

LA PETITE VERMILLON



# Les petits soldats

## DU MÊME AUTEUR

### ROMANS ET RÉCITS

*Papillon noir*, suivi de *Longer à pas de loup*, Gallimard, L'Infini, 2020

*Tiens ferme ta couronne*, Gallimard, L'Infini, 2017, prix Médicis (rééd. Folio)

*Je cherche l'Italie*, Gallimard, L'Infini, 2015, prix de la Sérénissime (rééd. Folio)

*Les Renards pâles*, Gallimard, 2013 (rééd. Folio)

*Le Sens du calme*, Mercure de France, coll. « Traits et portraits », 2011 (rééd. Folio)

*Jan Karski*, Gallimard, L'Infini, 2009, prix Interallié, prix du Roman FNAC (rééd. Folio)

*Cercle*, Gallimard, L'Infini, 2007, prix Roger Nimier, prix Décembre (rééd. Folio)

*À mon seul désir*, Argol-Réunion des Musées Nationaux, 2005 (rééd. Argol poche, 2019)

*Évoluer parmi les avalanches*, Gallimard, L'Infini, 2003

*Introduction à la mort française*, Gallimard, L'Infini, 2001

*Suite de la liste en fin d'ouvrage.*



Yannick Haenel

LES  
PETITS SOLDATS

Roman

*Édition revue et complétée*



La Table Ronde  
26, rue de Condé, Paris 6<sup>e</sup>

Première publication : La Table Ronde, 1996.

© Éditions La Table Ronde, 2003, 2020, pour la présente édition.

[editionslatableronde.fr](http://editionslatableronde.fr)

*Pour Agnès.*





## PRÉFACE

### *La première solitude*

*J'ai écrit ce livre en 1995. C'est mon premier roman. Je n'avais pas trente ans. En le relisant vingt-cinq ans plus tard, je suis frappé par son ironie – par le caractère grinçant de ses phrases. Sans doute ai-je eu besoin, à l'époque, de me protéger de l'émotion par le sarcasme. Car, bien sûr, c'est un roman autobiographique : j'ai réellement passé trois années dans un pensionnat militaire, au Prytanée de La Flèche, dans les années 80.*

*Je croyais ce récit très classique, très sage ; en un sens, il l'est : j'avais emprunté, pour ne pas m'empêcher d'écrire, les codes du roman d'apprentissage ; et l'on y retrouve le pittoresque des aventures adolescentes, l'univers chaotique des dortoirs, la gouaille et les désillusions, la joie fantasque de l'amitié, une certaine puériorité crâneuse, et beaucoup de désolation.*

*Mais sa violence me surprend : j'avais oublié à quel point le néant dévore la vie de ces jeunes gens, à quel point leur immaturité est rageuse. J'avais*

*sous-estimé la profondeur de leur enfermement. C'est le récit d'une conquête de soi, mais sans illusions. Car le sujet de ce petit livre acerbe est bel et bien le vide: comment on se retrouve vidé de sa vie à quinze ans, tenaillé par l'angoisse de ne pas avoir de vie. «À force de perdre ses moyens, écrit le narrateur, on s'imagine que la dépossession a l'éclat d'une vérité.»*

*Je découvre aussi, un peu étonné, que tout est déjà là, comme dans les romans suivants, comme dans Cercle ou Tiens ferme ta couronne: c'est toujours l'histoire d'un type que l'enfer menace d'engloutir, mais qui distingue au cœur de cet enfer une place indemne, une béance qui l'accueille, à partir de laquelle il va trouver des phrases, c'est-à-dire son salut. Toute cachette recèle un trésor.*

*Ici, mon héros habituel ne se nomme pas encore Jean Deichel, mais Jean Dorseuil. Est-ce parce qu'il dort sur le seuil? En tout cas, il ne fait pas le mur, ne sort jamais de son enfermement, mais s'invente une forme de désertion invisible. Son exil exige la ruse; sa révolte est intérieure: c'est déjà la position existentielle de tous mes livres.*

*Je reviens à la violence: l'univers des Petits Soldats est cadenassé par le règlement militaire. Dorseuil et ses camarades Frémiot, Tanguy, Rival (j'aime bien la galerie de noms propres de ce petit livre) sont constamment punis, rabroués, réduits à*

*une servilité qui excite leurs protestations, et donne à leur impuissance des couleurs criardes, quoique sourdes.*

*Il y a la dureté des rapports, la promiscuité, la turbulence, la connerie masculine, la pesanteur sexuelle des frustrations, la folie qui guette l'adrénaline des tout jeunes gens. On s'applique à la fois à bien faire et à tout faire rater. La vie des adolescents est un enfer contradictoire.*

*Mais Dorseuil a un secret, il est ouvert à ce « filigrane qui court sous les apparences, un filigrane sobre et luxueux ». Avec ce savoir étrange, presque impartageable, il suit une rêverie qui bientôt creusera une brèche dans l'ordre du Prytanée. « J'ai tout consigné, écrit-il: chagrins, chahuts, rages, fièvres, hontes. » C'est une méthode: pour ne pas mourir de ce qui vous étouffe, devenez-en le narrateur.*

*Je crois ainsi qu'on peut lire Les Petits Soldats comme un traité sur les vertus renversantes de la timidité. Quoi de plus important – et de si négligé par la littérature – que cette forme de vulnérabilité qui intériorise toutes les nuances? La timidité est décrite ici comme une élection secrète: seule une sensibilité mise à l'épreuve vous destine au déchiffrement, aux détails, à l'absolu: « La timidité, dit Jean Dorseuil, est capable d'une grâce flamboyante. »*

*Ce premier roman met donc en scène un parcours initiatique ou, pour le dire autrement, raconte ce que j'ai dû vaincre (en le vivant, puis en l'écrivant). C'est la chronique d'un monde sans douceur, mais aussi la naissance d'une vocation qui fait se confondre solitude et poésie : et depuis, pour moi, la communauté c'est la mort.*

*Les Petits Soldats racontent mon « mythe individuel fondateur », pour parler comme Freud : la vie au Prytanée n'est jamais qu'une image de la société ; mon adolescence a été un enfer ; j'ai été enseveli dans un tombeau ; j'ai eu le choix entre le pourrissement ou l'évasion. Le but de mon existence s'en est trouvé simplifié : il s'est toujours agi de renaître – de reprendre vie. Je suis sorti de là (du Prytanée, de l'adolescence, de la vie non écrite) comme un « spectre initié revenu du néant » (c'est une expression quasi mallarméenne de Joseph Conrad).*

*Aujourd'hui, je le dis avec calme : la destruction de ma personnalité par le Prytanée a été une chance, elle a tué en moi le petit garçon ordinaire, elle a flingué le quidam (il est ahurissant de penser que j'avais alors un numéro de matricule, que j'étais un numéro) ; elle m'a jeté dans les abîmes qui préludent à la nécessité d'écrire.*

*C'est donc entre ces quatre murs, dans un univers de vexations et d'ennui, que je suis devenu à*

*la fois un déserteur et un écrivain – c'est-à-dire ce loup phobique qui portera la narration de mes livres à venir.*

*Dorseuil réplique à la langue des ordres par le silence ; il ne communique pas sur sa révolte, car il serait broyé ; il choisit une voie indétectable qui va mener à la littérature : « Il y avait quelque chose entre mon corps et les livres qui réussissait, dit-il, quelque chose qui n'appartenait à personne, même pas à moi, et qui formulait mon évasion. »*

*Ainsi le Prytanée est-il devenu dans ma vie une figure symbolique : il m'a donné un destin. Dorseuil, c'est moi.*

YANNICK HAENEL,  
juin 2020.



Je ne pensais pas à la mort. J'avais des désirs classiques et des torpeurs d'idiot. On m'enjoignait d'être à la hauteur. Si personne à l'époque ne se souciait de mes prétentions, si l'on raillait mes hantises, c'est que mon existence semblait tracée d'avance.

Mon père craignait pour moi la paresse et les lectures louches. Il était officier des garnisons d'Allemagne et logeait au mess de Baden-Baden. J'étais de ces prudents à qui il faut trouver une voie : il m'inscrivit au concours du Prytanée militaire de La Flèche, lequel était prestigieux.

Ferais-je un *beau militaire*? Nul n'en doutait : n'avais-je pas hissé, dès l'âge de cinq ans, les couleurs de la France sur une terrasse du Sénégal? Mon grand-père n'était-il pas mort, retour d'Indochine, en hurlant son amour des chefs?

C'est la peur au ventre que je franchis un après-midi de septembre les grilles du Pryta-

née. J'avais quinze ans. On m'assurait que des princes et des philosophes avaient subi la vie de dortoir, les besognes et le règlement – à moi d'en faire autant.



L'École ressemblait à une caserne, avec ses bâtiments de pierre grise dressés autour du mâât aux couleurs, ses allées, son impeccable cour d'honneur bordée de marronniers et son poste de service. Elle était située le long du Loir, sur la route du Mans, à la sortie de la ville, dont je voyais par les fenêtres du dortoir la grande masse engourdie ; dans la nuit, certaines pâleurs au-dessus des toits me renvoyaient déjà à l'ennui : « La Flèche ? Mais tu te rends compte, m'avait dit un camarade : Balzac n'a même pas daigné y planter un roman ! »

Je sentais bien que l'idée de faire le mur était ridicule : ces villes de Sarthe, minuscules et lentes, étaient fermées sur elles-mêmes, à l'image du Prytanée, vieille gloire des écoles du ministère de la Défense, réservé aux fils de fonctionnaires, où l'on préparait, mieux qu'ailleurs disait-on, Polytechnique, Navale ou l'École des élèves-officiers de Coëtquidan, car, disait mon père, on y est *condamné à étu-*



*dier*. Dès le premier soir, je sentis la torpeur du Prytanée tomber sur moi comme un piège.

Quand je parlais de cette École, on ne me croyait guère : qu'il existât encore, au début des années 80, un internat militaire où des adolescents, vêtus de treillis kaki, adoptaient, bon gré mal gré, les usages de l'armée, cela relevait, me disait-on, de l'aberration.

★

Les jeunes gens entrent dans le monde étourdis ou honteux. La première nuit, je claquai des dents, tentai de m'endormir, n'y parvins pas. On avait dérobé mes draps : j'ignorais qu'au dortoir leur commerce était prisé et qu'il existait un lot de draps rêches, taillés dans la toile de jute, et d'autres en coton, doux et frais, que tous convoitaient.

Le dortoir avait des senteurs aigres et bourdonnait de ronflements. Cent vingt élèves se partageaient dix alvéoles.

Certains se croyaient l'âme somptueuse et sinistre ; ils se donnaient des airs de garnement, parlaient des gradés en ricanant et dédaignaient les *nouveaux*. On me prévint que mon *bizutage* serait corsé, car j'avais une tête de gentil garçon.

Le dénommé Spire clamait, très content de lui-même, qu'il fallait, pour être un homme, avoir une fois pressé ses doigts autour de la crosse d'un revolver et mordu le canon : même si l'on ne se suicidait pas, on devait au moins sentir ce frisson qui vous grandit.

Weber traversa l'alvéole dépoitraillé, pieds nus, cheveux mouillés ; il tenait d'une main ses chaussures, de l'autre une serviette nouée à ses hanches et déclara hautement, avec cet air d'enfant gâté qu'ont les canailles de dortoir : « Putain, l'eau est glaciale ! Elle m'a flanqué la gaule ! »

Les Anciens se congratulaient, vantaient leurs vacances, se promettaient des grabuges et prononçaient avec des fous rires le nom des professeurs. Spire et Delagarde allumaient des Marlboro avec une jolie négligence et se montraient les photographies de leurs conquêtes estivales.

Il y avait Girard, qui chaque matin glissait sous ses draps un thermomètre pour prendre sa température, et son voisin Derval qui, les premières semaines, voulut déclamer au dortoir des poèmes de son cru. On le rabroua, et il me semble qu'il quitta vite le Prytanée.

★

On me rase les cheveux. Alfonso, un Espagnol hilare et dodu à la barbe taillée, l'un de ces *civils* qu'on employait aux besognes d'intendance et qui méprisaient les élèves, me vêtit d'une blouse de nylon gris, qu'il m'agrafa autour du cou vigoureusement.

C'était l'un de ces minuscules salons de coiffure militaires, où l'on feuillette en attendant son tour des magazines de l'armée : *TAM* ou *La Fourragère*, et où nul ne peut réclamer de coupe : oreilles dégagées, nuque rasée pour tous.

Alfonso eut un geste brusque pour rabattre le dossier. Il commença un shampoing, l'air pincé.

— Qu'est-ce que c'est dégueulasse, les cheveux longs ! Je parie que Monsieur espère sauver ses boucles ! Je vous préviens tout de suite : *La coupe de cheveux doit être conforme à celle qui est définie dans le Règlement de discipline générale des Armées* (art. 63)... C'est le capitaine qui le dit : « Bien rasées, leurs tignasses, car elles sont toujours sales »... C'est vrai ça que vous ne vous lavez pas ?

— Non, je ne crois pas.

— Tout le monde sait ça, pourtant : les gars du Prytanée sentent mauvais ! En tout cas, c'est ce qu'on dit en ville.

Il maniait à grands gestes une tondeuse électrique (« Pas besoin de ciseaux », dit-il), me fit, avec un peigne humide, une raie de communiant, et se félicita d'avoir *dégommé ma perruque*.

— La trouille, mon garçon ? De deux choses l'une : ou bien on la ferme et on est bien vu, on peut même devenir quelqu'un ; ou bien on se fait remarquer, et là on n'a aucune chance. Vous voyez ce que je veux dire...

Je frottai mes oreilles, que je croyais en sang.

— Quoi ? Pas confiance ? J'en tonds trois cents en deux semaines : jamais coupé qui que ce soit ! Les poils, ça doit disparaître ou plier sous la pommade ; seuls les tordus et les chiens ont le poil long. Vous en connaissez, vous, des grands hommes chevelus ?

Un officier entra, cigarette au bec, le ceinturon desserré ; il avait le crâne rasé, des moustaches rousses et l'œil torve.

Le coiffeur se raidit, simula un garde-à-vous servile. L'officier lui serra la main.

— Alors, Alfonso, où en sont vos belles œuvres ?

— Six en une heure, mon commandant, mais je n'ai pas encore trouvé le *coup de main* ; c'est la rentrée...

# Yannick Haenel

## Les petits soldats

Jean Dorseuil a quinze ans quand il est envoyé dans un pensionnat militaire, le Prytanée de La Flèche. Il y découvre la camaraderie avec Frémiot, Rival, Tanguy, mais aussi la promiscuité grossière, la comédie des rapports de force, la violence absurde du règlement. Il s'en détourne, s'enferme la nuit dans la bibliothèque, et la devise de Descartes – ancien pensionnaire du Prytanée – devient la sienne: « Je m'avance masqué ».

Premier roman de Yannick Haenel, *Les Petits Soldats* a paru aux Éditions de La Table Ronde en 1996.

Né en 1967 à Rennes, Yannick Haenel, cofondateur de la revue *Ligne de risque*, a notamment publié chez Gallimard *Évoluer parmi les avalanches* (2003), *Cercle* (prix Décembre 2007 et prix Roger Nimier 2008), *Jan Karski* (prix du roman Fnac et prix Interallié 2009), *Tiens ferme ta couronne* (prix Médicis 2017) et *Papillon noir* suivi de *Longer à pas de loup* (2020). En 2019 est paru chez Fayard *La Solitude Caravage*.

Nouvelle préface de l'auteur.

**« C'est un beau livre sur les grandeurs et les petites lâchetés adolescentes, les peurs, le rire, l'amitié, les élans amoureux. »**

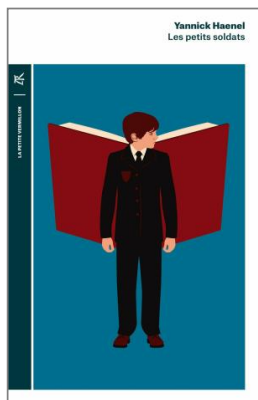
Frédéric Fajardie, *Charlie Hebdo*.

**« Yannick Haenel manie la langue française avec une précision et une rigueur impressionnantes. Ses *Petits Soldats* ont déjà des allures de classique. »**

Alexandre Fillon, *Madame Figaro*.



Illustration couverture  
Séverin Millet  
Design graphique  
Cheeri  
[editionslatableronde.fr](http://editionslatableronde.fr)



# Les petits soldats

## Yannick Haenel

Illustration couverture : Séverin Millet

Cette édition électronique du livre  
*Les petits soldats* d'Yannick Haenel  
a été réalisée le 08 septembre 2020  
par les Éditions de La Table Ronde.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9791037107534 - Numéro d'édition : 371268).

Code Sodis : U36349 - ISBN : 9791037108050

Numéro d'édition : 375878.